

(eux aussi)

ils ont écrit sur l'école alsacienne

andré gide, p. 3

henry de monfreid, p. 12

jacques isorni, p. 20



© Éditions Gallimard pour l'extrait de *Si le grain ne meurt* d'André Gide.

© Éditions Grasset, 1961, pour l'extrait de *L'Abandon* d'Henry de Monfreid.

© Éditions Flammarion, 1966, pour l'extrait de *Quand j'avais l'âge de raison* de Jacques Isorni.

Henry de MONFREID

L'ABANDON

GRASSET

1961

1. PREMIERE ENTREVUE AVEC M. BAUER

Je ne retournai pas à la Pension Poupon. Mes parents avaient choisi l'Ecole alsacienne réputée pour son éducation moderne, ses méthodes nouvelles et le choix de ses professeurs.

Elle avait été fondée après la guerre de 1870 par un groupe d'universitaires alsaciens et lorrains, patriotes fanatiques qui préférèrent renoncer à leurs situations officielles à Strasbourg, Metz ou Colmar plutôt qu'être à la solde de la Prusse.

L'Ecole alsacienne est située tout au bout de la rue d'Assas, près de la place de l'Observatoire, en face de la Maternité Baudelocque qui la sépare de l'extrémité du Petit-Luxembourg. Une seconde entrée, rue Notre-Dame-des-Champs, est réservée aux classes de l'enseignement secondaire.

Ma mère m'y conduisit au jour de la rentrée, pour me présenter au directeur. Je serrais très fort sa main, au milieu du flot des gosses, gibecière au dos, qui s'engouffraient sous la porte cochère. C'étaient de véritables écoliers, ceux-là, d'authentiques élèves et non plus des moutards en jupe comme à la Pension Poupon. J'avais maintenant le plus profond dédain pour cette « pouponnière » et pour rien au monde je n'aurais laissé soupçonner un pareil antécédent.

Ici, plus question de Mme Ténèbre ou de Martinet. Il y avait un concierge en casquette galonnée et tunique à boutons d'or, qu'on apercevait derrière la porte vitrée de sa loge. C'est lui qui nous conduisit dans la salle d'attente. Je le regardais avec admiration. C'était un gros homme raide au visage glabre, au menton lourd, à l'encolure débordant en bourrelet, aussi large que la tête ; il ressemblait à un pieu quand on le regardait de dos. Il portait fièrement la médaille militaire et parlait avec un accent alsacien dur et accentué — en un mot ce qu'on appelle aujourd'hui le « type boche ».

Après quelques instants il vint nous chercher pour nous conduire au premier étage chez le directeur, ou plus exactement le sous-directeur, car le grand chef ne recevait que les postulants aux classes secondaires. Par malheur, le couloir était tellement ciré que je m'étais à grand fracas au moment où le concierge ouvrait cérémonieusement la porte du bureau directorial.

M. Bauer était aussi alsacien que son concierge. Lorsque ma mère entra il se leva, fit claquer ses talons et salua d'un geste bref de la tête, sans perdre un pouce de sa taille qui d'ailleurs était très moyenne. Une barbe rousse lui couvrait presque toute la figure, mais dans tout ce poil la bouche trouvait moyen de sourire avec bonté. Il me regarda de ses yeux bleus et probablement je perçus qu'il aimait les enfants, car aussitôt en sa présence et malgré mon intempestive glissade je me trouvais tout à fait rassuré.

Ma chute sur le parquet ciré fut en quelque sorte une entrée en matière qui permit à ma mère d'enchaîner en me présentant

encore une fois comme un petit sauvage qui ne sait pas marcher dans les salons.

M. Bauer me posa quelques questions pour se rendre compte de mon savoir, et je crois bien que ce rapide examen ne fut pas à l'honneur de la Pension Poupon !...

D'ailleurs le sous-directeur ne semblait pas aimer ces pensions enfantines où l'on perd trop de temps en puérités au lieu de chercher tout de suite à éveiller chez l'enfant le sentiment qu'il doit devenir un homme.

C'était la grande théorie sur laquelle l'Ecole alsacienne basait sa discipline : chaque élève doit être lui-même son propre surveillant. Bien entendu, l'Alsacien montra le bout de l'oreille en développant ces principes. Il fallait élever les petits Français pour qu'ils soient un jour les soldats de la revanche ! « Pensons-y toujours, n'en parlons jamais ».

J'écoutais ces dissertations avec une vague inquiétude, me demandant si on n'allait pas m'habiller en soldat. Enfin il résuma sa profession de foi à peu près dans ces termes :

— La cheunese vrançaise, matâme, toit apprendre la ténacité et l'énerchie et la tiscipline, mais une tiscipline folontaire liprement acceptée. Tans notre école il n'y a pas de surveillants, de « bions » comme on tit dans les lycées. Les élèfes se surveillent eux-mêmes et ceux qui sont ingabaples te gomprenre leur tefoir, après trois « opservations » sont rentus à leur famille...

Enfin, Bauer s'occupa de moi directement. Après une hésitation il déclara qu'on me ferait entrer en dixième, probablement parce qu'il n'y avait pas de onzième. Il y avait bien une classe enfantine dirigée par une nurse de Sarreguemines, une walkyrie sur le retour, rendue aux mortels par un amour malheureux, quelque part aux bords du Rhin, mais à cause de mes neuf ans cette humiliation me fut épargnée.

M. Bauer n'avait vraiment pas osé m'envoyer avec les bébés de Mlle Sigrid bien que ma science n'eût pas mérité davantage. Il espérait qu'en dixième, avec des gamins de six ou sept ans, j'aurais suffisamment d'amour-propre pour me mettre à leur niveau.

2. HOLLARD L'ABOMINABLE

Ma mère s'en alla et M. Bauer me conduisit lui-même en classe où il me présenta au professeur, M. Vedel, autre Alsacien, trapu, brun et frisé, juif sans doute, qui ne riait jamais. D'un geste il me désigna ma place tout au fond, à un pupitre où j'étais seul à côté d'un garçon de mon âge qui semblait être là pour rechercher la meilleure façon de sucer les porte-plume.

Cette fois le professeur parla en s'adressant à mon nouveau compagnon :

— Voulez-vous vous tenir mieux que cela, Hollard, je veux voir vos mains sur la table...

Je me félicitai d'être placé tout au fond de la classe, car il fallait se retourner pour me regarder et le terrible professeur n'entendait pas que pendant la classe quiconque se permit de regarder en arrière.

Malgré l'observation du maître mon voisin se coucha sur son pupitre et tout en reniflant, il me demanda à voix basse mon nom, où j'habitais, d'où je venais, si j'avais des frères et sœurs, etc... Il semblait être totalement indifférent à ce qui se passait au tableau noir et dans l'arène étroite où glapissait en faisant les cent pas le professeur de dixième.

Sans l'avoir demandé j'appris à mon tour que mon voisin était fils d'un pasteur protestant, et qu'à l'Ecole alsacienne il y avait à peu près tous les fils de pasteurs de Paris.

Mon voisin se révéla tout de suite fort amusant. Il faisait un tas de choses intéressantes avec son mouchoir sale qu'il roulait en manière de poupée, il mâchait patiemment le papier pour obtenir des boulettes gluantes qu'il lançait avec une remarquable précision chez les bons élèves, là-bas, en tête de la classe. Enfin, pour m'épater, il suspendit au plafond à l'aide d'une de ces boulettes, un petit bonhomme en papier qui se balançait insolemment au-dessus du professeur. Il y eut un frémissement dans toute la classe, le frisson d'une joie contenue, et comme le professeur n'avait rien vu il y eut des rires étouffés pour l'obliger à lever la tête, mais la boulette trop bien mâchée s'étira lentement et le pantin descendit en feuille morte derrière le tableau.

Le professeur feignit de n'avoir rien vu mais distribua une quantité de zéros de conduite.

J'ignorais ce que signifiait ce « zéro de conduite », mais à l'air consterné des bénéficiaires, je compris qu'il devait représenter quelque chose de très grave.

Tandis que ces innocentes victimes recevaient des punitions, je regardais Hollard, le vrai coupable, tassé sur son pupitre, extrayant le suc d'un vieux porte-plume, aussi indifférent et aussi sérieux que s'il eût été totalement étranger aux méfaits du pantin.

Pour varier les plaisirs il buvait de l'encre et ensuite me tirait la langue avec un rire diabolique. Ou bien, après avoir mis le doigt dans son nez, il en tirait un fil de mucosité, puis avec le manche de son porte-plume placé horizontalement en manière de rouleau, il le dévidait le plus sérieusement du monde en louchant pour le regarder.

Il se complaisait aux choses les plus sales comme s'il eût éprouvé une jouissance à s'avilir et à se vautrer dans l'ordure. Je lui trouvais le même regard inquiétant qu'à ces petits Espagnols tortionnaires, et un air impudique et surnois. A travers le dégoût qu'il m'inspirait, dégoût tempéré de pitié, je me sentais fier de ne pas être ainsi. Rien dans l'ambiance saine et libre où j'avais vécu

n'avait préparé mon esprit à ces aberrations de sédentaires dégénérées, aussi l'attitude de cet Hollard eut-elle pour moi l'exemple salubre d'un ilote.

Ce qui aurait pu être un exemple pernicieux fut une leçon profitable.

Peu de jours après mon entrée à l'Ecole alsacienne, je provoquai un scandale par un pugilat avec Hollard qui encaissait les coups comme s'il eût été en bois ; j'ai su plus tard qu'il devait cette endurance à l'entraînement que lui valaient les corrections paternelles.

Le digne pasteur, à bout de persuasion, exaspéré par ce moutard infernal, en était arrivé successivement, après gifles et fessées, au martinet, à la cravache, à la corde à nœuds, au bâton et finalement au nerf de bœuf. L'enfant ne pleurait jamais sous la raclée et quand son père essoufflé s'arrêtait, il ricanait pour le narguer.

Voici ce qui se passa : à la fin de la classe d'allemand, que je détestais à l'égal de celle de grammaire, le professeur nous mettait en rang et nous faisait chanter des airs populaires alsaciens. J'aimais assez, d'ailleurs, ces chorals, d'abord parce qu'ils marquaient la fin de la classe, ensuite parce que dans ces exercices d'ensemble, on compte sur l'effort des autres ; il suffit d'ouvrir la bouche en modulant des ah... ah... ah... dépourvus de sens.

Hollard était à côté de moi, bien entendu, quand tout à coup il éleva sa main fermée à hauteur de mon visage au moment où je respirais à fond pour donner à mon souffle le maximum de puissance, et l'ouvrit sous mes narines. Je faillis tomber à la renverse, asphyxié par ce qu'il venait de me faire respirer soudain : ayant capté discrètement dans sa main un pet silencieux, il l'avait fait éclore à mon nez. Il se révélait ainsi précurseur des gaz asphyxiants, et le choix d'une classe d'allemand pour lieu de son expérience ne manque pas aujourd'hui d'un certain à-propos...

Un réflexe porta mon poing en plein sur cette figure blafarde et moqueuse, une subite colère venait de rompre la digue d'une quantité de petites rancunes accumulées. Nous roulâmes par terre, moi tapant à tour de bras et lui se protégeant à la manière des cloportes. On nous sépara, Hollard saignait du nez, mais ricanait, continuant à me braver. J'étais blême, la blouse déchirée, et je crois même que j'aurais tapé sur le professeur s'il ne m'eût immobilisé de ses grosses pattes de feldwebel.

Appelé en hâte, Cyprien, le garçon, emmena ma victime à l'infirmerie tandis que sous la réprobation générale je fus mis au piquet derrière le tableau en attendant d'être déféré à l'autorité directoriale. Quand, pour ma défense, je racontai le méchant tour qu'avait imaginé mon voisin, le sous-directeur ne put retenir son envie de rire et je bénéficiai d'une certaine indulgence, d'autant plus que de nombreux témoignages vinrent appuyer mon accusation, presque tous mes camarades ayant été victimes de la même brimade.

Je m'étais révélé excellent élève en chimie. Dans un vieux bouquin de classe de mon père, un traité de chimie de Regnaud, j'avais glané pas mal de choses sans toutefois les comprendre, mais suffisantes pour épater mon professeur. D'ailleurs je m'intéressais à ces questions scientifiques pour lesquelles j'étais assez doué.

Cette classe de chimie était, bien entendu, très élémentaire ; elle se bornait à une série de petites expériences que le professeur faisait devant nous, un peu à la manière d'un prestidigitateur pour montrer les propriétés de certains corps. Entre autres choses j'avais retenu la réaction violente du chlorate de potasse et du soufre dont le mélange détone au choc. Ayant trouvé à la maison de ces deux produits, l'un pour les tonneaux qu'on soufreait après la mise du vin en bouteilles, l'autre pour le mal de gorge, j'affolai d'abord la bonne par des détonations inattendues, mais j'y allais prudemment, par quantités assez faibles, pour n'être pas entendu à l'autre bout de l'appartement. Peu à peu je m'enhardis et rêvai quelque chose de grandiose. J'emportai donc un paquet de ma poudre à l'Ecole alsacienne qui me semblait tout indiquée pour une machine infernale. Pendant la récréation, sous un préau derrière les cabinets où personne ne pouvait me voir, je fis exploser une dose assez forte du mélange détonant. La sonorité des couloirs vides et les multiples échos des bâtiments qui entouraient la cour, et surtout les imaginations bourrées de faits divers donnèrent à cette facétie l'ampleur d'un attentat anarchiste (1). J'avais si bien forcé la dose que je m'étais brûlé une partie de la main, mais je n'y pris pas garde, empressé de fuir par la salle de gymnastique à deux issues, pour n'être pas découvert.

Ce fut la panique. Le directeur, le sous-directeur et le surveillant général sursautèrent dans leurs bureaux, croyant l'école en ruine ; tout le monde courait, ne sachant où la bombe avait été lancée.

A la faveur de cet affolement j'avais pu rejoindre ma cour, et mon émotion n'était nullement jouée, car j'étais maintenant effrayé du résultat colossal de ma plaisanterie.

La première surprise passée on comprit qu'il s'agissait d'une mauvaise farce. De mon côté je reprenais de l'assurance. Je me sentais même très fier d'être l'auteur d'un tel exploit, au point que je regrettais de ne pouvoir m'en vanter.

La vanité est si puissante que tout doit lui céder. Il n'y a plus devant elle prudence qui tienne. Je confiai à Hollard le secret qui me brûlait les lèvres, et lui qui d'ordinaire méprisait tout, indifférent et blasé, me regarda cette fois avec une admiration profonde,

(1) Les attentats anarchistes défrayaient alors la chronique parisienne. Les agents provocateurs d'une part et les véritables anarchistes de l'autre, rivalisaient d'ingéniosité pour faire sauter les paisibles consommateurs à la terrasse des cafés ou les mendiants à la porte des églises.

se demandant sans doute ce qu'il pourrait inventer pour m'enlever ce record.

Je n'ai jamais pu savoir si je fus trahi par lui ou par ma brûlure. Le fait est qu'à la récréation suivante le sous-directeur, apercevant le mouchoir enroulé autour de ma main, me demanda avec un drôle d'air ce que j'avais. Je dus ôter mon sommaire pansement, et à peine eut-il vu la brûlure qu'il m'emmena chez le directeur. Là, il ne fut pas bien difficile de me faire avouer, ignorant l'exhortation dernière de cet assassin célèbre, devant la guillotine : « N'avouez jamais ! » D'ailleurs, pris au dépourvu, je fus incapable d'expliquer la cause de cette brûlure, qui d'ailleurs portait les traces évidentes d'une explosion.

Incontinent je fus invité à boucler mon sac, et le concierge porteur d'une lettre comminatoire me conduisit rue Saint-Placide. Pendant le trajet j'aurais voulu me casser une jambe, me faire écraser par une voiture ou bien m'enfuir, de sorte que l'embaras du choix me fit hésiter jusqu'à la porte de la maison. Mme Joli me regarda passer d'un air inquiet, croyant qu'on me ramenait parce que j'étais malade, à cause de ce mouchoir autour de ma main. Pauvre femme ! Elle ne pouvait pas deviner l'affreux désespoir que je portais dans mon cœur...

Je ne sais plus au juste quelle punition on m'infligea, on m'en infligeait tellement ! Mais le plus cruel châtement fut sans conteste l'angoisse atroce que je subis pendant le trajet, le condamné allant à l'échafaud ne doit pas souffrir davantage.

J'avais donc mon premier « avertissement » qui faillit bien être compté double. Je fus sauvé par le professeur de chimie qui plaida l'irresponsabilité dans une expérience certes hors de propos, mais inspirée par un louable esprit d'analyse.

De retour à l'école je fus l'objet de la curiosité des grands et des petits. Ce qui m'affligea le plus fut le blâme et la réprobation de tous mes camarades, à qui pourtant je n'avais fait aucun mal. J'avais voulu les amuser par un bon tour, les faire rire, et maintenant que l'affaire avait mal tourné, au lieu de me consoler ou de me reconforter par leur estime, ils m'étaient hostiles, prêts s'ils l'avaient pu à me faire encore du mal.

Quand à Hollard qui fut le seul à me sourire, je le reçus comme s'il eût été responsable de ma disgrâce, le soupçonnant d'avoir vendu la mèche au directeur. Si la crainte d'un deuxième « avertissement » ne m'eût retenu, je l'aurais rossé tout de suite et laissé pour mort.